

Le repentir, une démarche pour renaître

En français, les mots repentir et folie ne constituent en aucune manière un couple étymologique. Il en va différemment en grec. En effet, dans cette langue, le repentir se dit *métanoïa*, et le trouble de la raison s'exprime par un substantif que la psychiatrie moderne a reproduit sans même le traduire, pour désigner le délire systématisé et progressif : *paranoïa*.

La *métanoïa*, c'est le fait de changer de sentiments, donc le repentir, le regret.

Étymologiquement, le verbe correspondant désigne l'acte de penser après, de réfléchir ensuite, donc de changer d'avis, de se raviser, de revenir à de meilleurs sentiments et par suite de regretter ses actions passées, de se repentir, de venir à résipiscence.

Se repentir après une faute, c'est changer nécessairement de conduite, d'attitude. Il faut éviter de traduire *métanoïa* par conversion, le grec a un autre mot pour cela.

La *métanoïa* est le contraire de *paranoïa*. Le préfixe *méta* désigne ce qui vient après, à la suite. Le préfixe *para* indique ce qui est à côté. La *paranoïa*, c'est la folie des grandeurs, la mégalomanie, l'hypertrophie de l'égo qui confère un sentiment de supériorité ne correspondant pas à la réalité du moi. C'est aussi l'esprit de système, qui suit une logique impitoyable, intolérante, intransigeante, pouvant aller jusqu'à l'absolutisme, au fanatisme.

La *paranoïa*, c'est l'autoritarisme qui n'accepte aucune contradiction. C'est le refus de la réalité, le fait, dirait Bossuet, *de croire que les choses sont telles qu'on voudrait qu'elles soient et non telles qu'elles sont en effet*. **Ce qui**, selon Bossuet, *constitue le plus grand des dérèglements de l'esprit*. C'est la conviction d'être investi d'une mission et d'avoir raison envers et contre tous s'il le faut.

C'est encore la peur panique du changement et la manie de la persécution, l'obsession de la pureté et de l'incorruptibilité, du rigorisme moral. Le tout s'accompagnant d'un appauvrissement de l'affectivité, d'une sécheresse de cœur et d'un manque total d'humour.

Décrire la *paranoïa*, est un bon moyen de donner une idée de ce qu'est la *métanoïa* dans la mesure où l'un est le contraire de l'autre.

La *métanoïa* peut être mal comprise, mal vécue et conduire à la *paranoïa* ! Il est des néophytes dont la psyché et le système nerveux fragiles ont été tellement secoués de fond en comble qu'ils confondent la conversion avec le zèle qui cherche à imposer aux autres

d'effectuer la même démarche. Une conversion qui manifeste des symptômes *paranoïaques* tourne à l'idéologie. **L'abîme qui sépare la *métanoïa* de la *paranoïa* est l'humilité, la miséricorde, la douceur, la patience, autrement dit l'esprit des Béatitudes.**

Il faut tout d'abord éviter de confondre le repentir avec le remord et le regret. Ce qui risque de nous faire confondre ces trois sentiments moraux, c'est le fait que tous trois sont en rapport étroit avec le temps. Le repentir, le remords et le regret présupposent la condamnation d'un évènement se situant dans le passé. Mais toute la question est de savoir si la réprobation de cet évènement enferme la personne dans son passé, ou bien si elle ouvre sur l'avenir.

Le regret est objectif : il enveloppe la réprobation d'un évènement dont la production a été indépendante de notre volonté. Ceci est particulièrement évident lorsque, sur les pierres tombales de nos cimetières, nous pouvons lire : regrets éternels. Je regrette que le patriarche Michel Cérulaire et le Cardinal Humbert de Moyen moutier aient été pareillement autoritaires, raides et cassant, sans amour ; je regrette que Gavriilo Printsip ait assassiné l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et sa femme, à Sarajevo, le 28 juin 1914 ; je regrette que la France et la Grande-Bretagne aient laissé les mains libres à Hitler... ; je regrette tous ces évènements du passé, mais je n'ai pas à m'en repentir dans la mesure où je n'y suis vraiment pour rien puisque je n'étais même pas né lorsqu'ils se produisirent. Et même dans le cas où nous sommes la cause de l'évènement, **si nous nous contentons de regretter, cela signifie que nous n'en assumons pas la responsabilité.** Nous demanderons qu'on excuse, par exemple, notre distraction ou **notre mauvaises mémoire et nous dirons : « je ne l'ai pas fait exprès ».** Dans le regret nous ne sommes que des spectateurs sensibles.

Le remord et le repentir intéressent plus intimement la personne dans la mesure où celle-ci n'est plus seulement spectatrice mais auteur de l'évènement passé. Remords et repentir secouent le sujet de fond en comble. Il est alors très important de ne pas confondre repentir et remords. **Le remords est si profondément affectif qu'il enferme désespérément l'homme dans son passé** et peut provoquer, chez un sujet nerveusement ou psychologiquement fragile, un traumatisme profond, une désorganisation de la vie mentale, une dérive pathologique.

Après sa trahison, Judas est pris de remords et va se pendre. Le remords est foncièrement rétroversif. L'homme qu'il envahit avance dans son avenir à reculons, les yeux fixés sur un évènement passé dont il ne peut détacher sa pensée. Si le regret est essentiellement objectif, le remords est hyper subjectif.

Toute au contraire, le repentir échappe à l'hyper subjectivité en effectuant comme une révolution copernicienne : de même que, jusqu'à Copernic, on faisait tourner le soleil autour de la terre, de même la révolution qu'opère la *métanoïa* consiste à prendre Dieu et les autres hommes comme centre autour duquel gravite l'*égo*, au lieu que l'*égo* soit le centre autour duquel tout gravite.

Le repentir manifeste l'influence de l'intelligence et de volonté. En grec, **la *métanoïa* désigne un changement dans le fonctionnement du nous** (intelligence). La signification du repentir dépasse la seule dimension morale. Il s'agit d'un retournement de l'intelligence, de la manière dont l'homme saisit la réalité. **Le repentir est proversif, c'est-à-dire tourné vers l'avenir.** Du repentir, lorsqu'il est vrai, naît inévitablement un homme nouveau. L'homme qui se repent vraiment n'est plus l'homme qui a commis le péché dont il se repent.

Saint Jean Climaque remarque que « la pénitence est la fille de l'espérance, et le renoncement au désespoir. Et le même Père affirme dans le même sens : « le pénitent est un coupable qui n'a plus à rougir ». Après avoir renié Jésus à 3 reprises, Pierre pleure, mais ses larmes de repentir vont permettre à l'Esprit de la Pentecôte de le transformer en homme courageux qui lancera aux officiels du Judaïsme : « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». **Le repentir tend à la vie et à la joie, le remords a pour destinée le désespoir et la mort.**

Le repentir est une fonction de la liberté

Pour bien comprendre ce que doit être le repentir, il faut se faire une idée du péché. En grec, le substantif *amartiva*, qui signifie erreur, faute, péché, correspond à un verbe dont le sens est *manquer le but*. **Le péché dont nous avons à nous repentir**, tout autant que nous sommes, n'est pas identifiable à la transgression culpabilisante de la loi moral mais à **l'échec existentiel et à l'impuissance de l'homme à atteindre le but de son existence tel que Dieu le veut pour lui.**

Le repentir n'est pas la justification et l'expiation individuelles, mais un changement du mode d'existence de l'homme. L'essence du péché ne réside pas dans la transgression d'une norme éthique, mais **dans la perte de la vraie vie**, dans la vie éternelle que le chrétien a vocation d'expérimenter ici-bas, dès maintenant.

Se repentir, ce n'est pas se mettre à exister comme individualité vertueuse. Tel qu'il est expérimenté au sein de l'Eglise, le repentir transfigure l'échec que constitue le péché en événement de communion, en dynamique de l'agapé. Il opère une greffe divinisatrice de cet échec sur l'être-en-communion de l'Eglise. Alors la liberté humaine expérimente le dépassement de soi, de l'individualité close qui fait du pécheur une monade sans porte ni fenêtre. C'est un engagement de l'activité créatrice de la personne.

Ni le péché ni le repentir ne sont inéluctables. Se repentir, c'est, d'une manière active, onéreuse mais salutaire, sortir de soi, de sa propre nature soumise au déterminisme des passions. C'est se faire violence, dans le sens, où, en Matt 11,12, le Christ nous prévient que le Royaume des cieux appartient à ceux qui s'en empare avec violence.

Se repentir, c'est secouer la pesanteur de ce que saint Paul appelle « la chair de péché », en s'élançant vers le Père céleste du fond même de notre impuissance, de notre défaillance, de notre néant de créature pécheresse. C'est renoncer à s'instituer soi-même comme centre unique de la réalité. Le mystère du péché consiste en un déplacement du centre de la personne, de Dieu vers la nudité ontologique de l'homme en proie à la malice et à l'énergie ténébreuse de ses passions, de l'homme qui se concentre sur lui-même comme en un tombeau, qui tente désespérément de vivre de lui-même, de se repaître de soi, devenant sa propre idole et son propre dieu à la place de Dieu.

Dans ces conditions, la démarche du repentir consiste essentiellement à déplacer le centre de la personne, de la nudité de l'homme vers Dieu. J'expérimente vraiment le repentir dans la mesure où les êtres et les choses cessent d'exister pour moi mais se mettent à exister pour eux-mêmes. **Le repentir est la réponse personnelle de l'homme pécheur au Christ sans péché.** Cette réponse comporte nécessairement le renoncement à rechercher sa volonté propre : « si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera ».

Le repentir est une fonction de notre liberté humaine, mais non textes liturgiques, aussi bien que la Sainte Ecriture et les écrits des Pères, nous disent **qu'il est un don de Dieu...**

Les Pères, eux aussi, soulignent le fait que les larmes constituent la matière d'un don divin. Saint Isaac le Syrien affirme que « vivre dans le deuil et pleurer sont un charisme, une grâce plus haute que tous les autres charismes ». De même, saint Jean Climaque nous dit que l'affliction ou la componction de notre cœur est « un don de Dieu » et les larmes « comme

une eau rafraîchissante que l'on attend », elles sont ou « ne sont pas accordées ». Et saint Jean Climaque nous dit encore : « Lorsque notre âme, sans aucun effort délibéré de notre part, se sent fondre en larmes et se voit toute attendrie et apaisée, courons ! Car le Seigneur est venu sans y être invité, et il nous présente l'éponge de la tristesse qui lui est chère et l'eau rafraîchissante des larmes agréables à Dieu pour effacer la cédule de nos crimes. Garde ces larmes comme la prunelle de ton œil jusqu'à ce qu'elles se retirent. Grande est la puissance de cette componction, bien supérieure à celle qui naît de nos efforts et de notre réflexion ».

Saint Jean Climaque nous dit donc que le repentir ne doit pas être pour les chrétiens une réalité qu'ils devraient concevoir, mais un don qu'ils doivent recevoir [...].

Et dans la prière de saint Ephrem le Syrien, nous demandons au Christ : « Donne-moi de voir mes fautes ». Il va du repentir comme de la prière. Tous deux sont en même temps, indissociablement et mystérieusement, et l'œuvre de notre liberté et un don de Dieu inexigible.

Dans la prière du cœur, appelée couramment : *Prière de Jésus*, le chrétien, en répétant inlassablement : « Aie pitié de moi, pécheur », ouvre l'impuissance humaine aux gémissements de l'Esprit Saint qui vit en l'homme. Il s'agit donc de passer de la prière que *je* dis, à la prière qui *se* dit, que le Saint Esprit dit en moi. La prière de Jésus est en consonance avec le témoignage de saint Paul en Ga 2,20 : « je vis, mais non pas moi, c'est le Christ qui vit en moi ». Nous pourrions dire également : « je pleure, mais non pas moi, c'est le Christ qui pleure en moi ».

C'est par l'Esprit Saint que la prière est alors formée dans le cœur de l'homme, selon ce qu'écrit saint Paul dans son épître aux Romains : « L'Esprit Saint vient en aide à notre faiblesse. En effet, nous ne savons comment demander pour prier comme il faudrait, mais l'Esprit Saint Lui-même intercède souverainement par des gémissements ineffables ».

De même, c'est par la puissance divinisante de l'Esprit Saint qu'est formé dans le cœur de l'homme le repentir. La prière doit cesser d'être cérébrale ou affective, nous devons cesser de parler à Dieu avec nos mots et nos sentiments afin de laisser Dieu Lui-même nous parler. Prier doit finir par signifier : accueillir en soi la prière comme un don. De même, se repentir doit finir par signifier accueillir en soi la grâce de conversion.

La prière n'est pas une technique, une chose à faire devant Dieu, un ensemble de paroles à prononcer, à répéter. C'est beaucoup moins *un acte qu'un état de vie*, un mode d'existence. Et

l'on peut en dire autant du repentir. Dans les deux cas, c'est l'état de l'homme qui se tient devant Dieu en étant aussi conscient que possible de la sainteté du Tout-Autre et de sa propre indigence et indignité.

Prier, c'est se repentir, c'est laisser très consciemment le Souffle saint de Dieu respirer en nous. Dieu parle et pleure dans le silence et le secret de nos cœurs, mais nous ne pouvons l'entendre que lorsque nous faisons taire le vacarme de notre volonté propre, de nos angoisses, de notre égo, le brouhaha de notre imagination et de nos désirs passionnés, de nos pauvres cœurs de pierre encombrés d'eux-mêmes.

Cependant, dans le cas du repentir comme dans celui de la prière, nous ne devons pas nous méprendre sur le sens exact du mot *état*. Loin d'être passivité, l'état de prière ou de repentir fait sortir l'homme de la passivité fondamentale en laquelle il se trouve lorsqu'il est agi par ses passions. Cesser par le moyen de l'ascèse et grâce à la prière du cœur, d'être agi par ses passions, ses angoisses et ses illusions, parvenir à se vider de soi, c'est cela agir véritablement.

Tout comme le vrai repentir, l'authentique prière est tout autre chose que le fruit d'efforts trop humains. **Le repentir et la prière sont des dons divins inexigibles.** Saint Grégoire le Sinaïte parle de *recevoir*, dans la prière, la « puissance de l'Esprit ». Le père Matta El Maskine écrit que « par la prière, nous n'attirons pas le Christ du Ciel, nous le découvrons à l'intérieur de nous-mêmes [...]. Dans la prière, nous le trouvons debout à la porte du cœur, ne cessant de frapper jusqu'à ce qu'il lui soit ouvert ».

L'humilité est la condition de possibilité du repentir

La sixième Béatitude proclame : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ». **A ceux qui ont le cœur pur il sera donné par Dieu de se voir dans leur nudité, dans la vérité et la réalité de ce qu'ils sont, tels que Dieu les voit.** Pour devenir un cœur nouveau, un cœur de chair vive, et non plus un cœur sec, le cœur humain doit cesser d'être tortueux, il doit renoncer à utiliser la raison raisonnante qui est experte en l'art d'étouffer en soi, d'occulter, de camoufler l'évidence de la Lumière véritable.

Lorsque je me confesse, je ne peux dire sans mentir que je me repens, et mon repentir ne peut effectuer son office, à savoir de restaurer en moi la rectitude du ressort fondamental de mon

être personnel, que si j'accepte d'être devant Dieu sans défense, vulnérable, fragile, si je consens à jeter sur moi-même, sur tout le passé qui remonte en ma mémoire, un regard loyal, sans complaisance, sans apitoiement sur moi-même, un regard sévère, et lucide, pénétrant et déchirant, un regard qui décape et met à nu toutes sinuosités compliquées et les subtiles duplicités, tous les replis secrets, toutes les anfractuosités et les détours mensongers, tous les recoins embusqués par lesquels je cherche désespérément à me barricader, à cuirasser mon cœur de pierre, à résister à la pression d'amour que le Père, tout en respectant ma liberté, exerce sur mon cœur préconstruit par lui pour les épousailles divines.

Le cœur qui se convertit est celui qui décide de ne plus faire écran au regard pénétrant posé par le Père des lumières sur chacun de nous qu'il convie à la déification. C'est le cœur qui consent, comme le dit le Métropolitain Antoine Bloom, à « boire la honte (de soi) jusqu'à la lie ». Dans *le journal d'un curé de campagne*, Bernanos fait écrire par le curé d'Ambricourt, au sujet du sacrement de confession : « je crois que, passé l'adolescence, peu de chrétiens se rendent coupables de confessions sacrilèges. Il est si facile de ne pas se confesser du tout ! Mais il y a pis. Il y a cette lente cristallisation, autour de la conscience, de menus mensonges, de subterfuges, d'équivoques. La carapace garde vaguement la forme de ce qu'elle recouvre, c'est tout. A force d'habitude, et, avec le temps, les moins subtils finissent par se créer de toute pièce un langage à eux, qui reste incroyablement abstrait. Ils ne cachent pas grand-chose, mais leur sournoise franchise ressemble à ces verres dépolis qui ne laissent passer qu'une lumière diffuse, où l'œil ne distingue rien ».

C'est dire que l'humilité est la *condition de possibilité du repentir*. Or, dans le monde qui est le nôtre, l'humilité est sans doute la vertu chrétienne la plus mal partagée, comme dirait Descartes. Toute notre société démocratique est construite autour de la notion de droit. On en arrive même à parler de droits de l'animal ! Mais à force de revendiquer, d'urger de ses droits, de les défendre, on laisse s'anémier la faculté d'effectuer la faculté inverse, à savoir de révéler sa misère, son néant. Quand nous allons nous confesser, nous ne sommes pas fiers ! Nous cessons enfin de paraître pour commencer à être. Nous pourrions alors faire notre la formule de saint Ignace d'Antioche cheminant vers le Colisée : « C'est maintenant que je commence à être un disciple ». Mais cela est onéreux, et nous n'aimons pas souffrir.

Dans une société civile telle que la nôtre, où, de plus en plus, on peut se déplacer sans marcher, mourir sans trop s'en rendre compte en étant piqué, perfusé, transfusé, on ne peut

pas dire que l'ascèse nous soit une activité très familière. Il faut de l'ascèse pour bien se confesser.

La *métanoïa* est le contraire absolu du pharisaïsme....C. Yannaras a bien raison de faire du publicain ce qu'il appelle « la figure originelle » dans la mesure où la prière de tout le monde orthodoxe est celle du publicain dont nous parle saint Luc : « Le publicain de tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! » (Luc 18,13). Le cœur ont il est ici question est *le cœur brisé et broyé*, contrit par le psaume 50. La prière du cœur est pénétrée de chaleur : le Saint Esprit allume un feu divin et increé dans le cœur de l'homme qui prie vraiment, et il fait de cet homme, pourrait-on dire, un séraphin enflammé.

L'expérience du repentir nous impose de bien nous confesser. Bien se confesser, c'est être vrai, c'est faire la vérité en veillant à ne pas utiliser notre raison raisonnante pour étouffer en nous, occulter, camoufler l'évidence de la Lumière véritable, pour faire écran au regard pénétrant posé par le Père sur chacun des hommes qu'il convie à la déification.

Je ne suis pas vrai si, prétendant me confesser, non seulement je en dis pas tout ce que je dois dire – par respect humain, par lâcheté ou par orgueil – mais même si je ne me mets pas en position vitale devant Dieu de voir en moi tout ce que je dois dire : il ne s'agit pas d'être sincère mais vrai, d'être décidé à détruire la part de comédie et de clinquant qui est en moi.

Le repentir comme guérison des maladies spirituelles

L'intérêt de la comparaison que j'ai esquissée entre *métanoïa* et *paranoïa*, est de nous montrer que la *paranoïa* est à la *métanoïa* ce que la maladie est à la santé. Dans son *De fide orthodoxa* saint Jean Damascène nous dit que « **le repentir consiste à revenir de ce qui est contraire à la nature vers ce qui est conforme à celle-ci** » (II, 30). Le péché bouleverse la nature véritable de l'homme. **Le repentir est donc le retour à l'intégrité de la personne.**

Le repentir signifie la restauration de la personne, le retour à la santé, au mode d'existence humaine véritable. Alors que le péché est une puissance de désintégration et de décomposition de la personne, le repentir est une recomposition de celle-ci. **Le repentir véritable peut être défini comme la complète guérison et la libération de notre passé.** C'est pourquoi saint Jean Climaque affirme que « **la pénitence est une restauration du baptême** ». Et le même

auteur dit encore : « Elle est plus grande que le baptême lui-même, cette source de larmes qui jaillit après le baptême ».

Saint Paul nous dit que, sans aucun mérite de notre part, nous portons le feu divin, non pas dans de la porcelaine de Limoges, mais dans des « vases d'argiles », fragiles et aisément cassables ». L'Eglise est, nous dit saint Ephrem le Syrien, « l'Eglise de ceux qui périssent ». Je me la représente, pour ma part, comme un immense hôpital abritant, jusque dans les couloirs et les salles d'attente, des malades spirituels.

Le sacrement de la confession n'est pas le tribunal de la pénitence, mais une clinique spirituelle. L'enjeu n'est pas le *jugement* mais la *guérison*. Le péché n'est pas essentiellement une infraction mais une maladie dont cependant nous sommes responsables.

En ne se confessant pas, on se prive de la possibilité salutaire d'entendre les paroles suivantes dites par le confesseur lorsqu'il accueille le pénitent : « Le Christ est invisiblement présent pour recevoir ta confession. Son icône est devant toi. Courage donc, ne me cache rien, tu doubleras tes péchés. Je ne suis que le témoin. Tu es venu vers le Médecin, crains de repartir non guéri ». Le Christ n'est pas un juge, ni le confesseur un auxiliaire de justice. **Le Christ est le Médecin, et le confesseur son aide-soignant.**

Les pécheurs ont besoin d'épiclèse

Le soir de Pâques, selon le 4^e Evangile, le Christ ressuscité souffle sur les 11 apôtres et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus ».

En Matt 16,19 et 18,18, Jésus avait donné la même faculté à Pierre et aux autres Apôtres. Si nous croyons à l'inspiration et à l'autorité divines de la Sainte Ecriture, nous devons obéir à ce qu'elle nous enseigne et nous prescrit. Nous devons croire qu'après que nous avons péché, le Saint Esprit, mis en fuite par notre péché, ne peut se redonner à nous que par la médiation de l'Epouse du Christ, l'Eglise, c'est-à-dire par l'entremise d'un prêtre en présence duquel nous confessons au Christ notre péché, dévoilant au Médecin divin notre maladie.

Mais pourquoi, dira-t-on, le Seigneur ne nous permet-il pas de nous réconcilier avec Lui en nous contentant de lui avouer notre péché dans la prière du repentir, après nous être réfugiés dans la chambre où il nous demande de prier en secret (Mat 6,6) ?

A notre époque, la crise que connaît la confession est du même ordre que celle traversée par le mariage. Je t'aimes, tu m'aimes : qu'avons-nous besoin de nous endimancher, d'aller dans une Eglise, devant un prêtre, pour ajouter quoi que ce soit à notre amour ? J'ai péché : je ferme la porte de ma chambre et je confesse au Christ mon péché. Je n'ai nul besoin d'aller parler à un prêtre.

On pourrait essayer de répondre à cette question d'une façon qui ne serait pas inexacte mais très incomplète et superficielle. On pourrait rejoindre les psychanalystes et les psychologues en soulignant la valeur thérapeutique de l'aveu et de la lucidité d'autrui sur celui qui se confie. Certes l'aveu est psychologiquement libérateur. Depuis Freud, chacun sait que c'est une délivrance de raconter ses rêves, de décrire ses fantasmes, d'évoquer ses pulsions, de narrer son agitation névrotique. Mais ce niveau psychologique n'est encore que *pré-chrétien*. Et en temps où, parce que les chrétiens ne sont plus chrétiens et ne confessent plus et où les médias occupent le terrain en multipliant les émissions du genre : « L'amour en danger », les quelques chrétiens qui se confessent encore peuvent être tentés d'hypertrophier la démarche de confession au point de méconnaître l'importance capitale de l'épiclese, de l'invocation de l'Esprit Saint par le confesseur.

Notre société sécularisée et déchristianisée témoigne du besoin qui subsiste en l'homme d'être-avec, d'être-avec-autrui, notamment lorsque l'homme est en difficulté, lorsqu'il connaît l'échec. Moins on se confesse à l'Eglise, plus on se confie : à ses secrétaires, à ses amis, et, à la télévision, devant des millions de *voyeurs* qui se repaissent des névroses d'autrui (qui sont aussi bien les leurs).

Il est stupéfiant de voir et d'entendre des couples parler, devant la France entière, de leur sexualité. Tout ce que j'ai dit au sujet du repentir comme expérience de communion, démarche de la personne en tant qu'être-en-communion, ne doit pas être seulement entendu seulement de la confession, de l'aveu, mais tout autant de l'épiclese. **Si nous nous confessons, c'est pour recevoir l'Esprit Saint que notre péché a mis en fuite.** On ne baptise pas, on ne s'ordonne pas et non ne se marie pas seulement en échangeant des consentements : on est marié, baptisé, ordonné par autant d'épicleses appropriées et dont le chrétien ne saurait être l'agent mais seulement le réceptacle.

L'Eglise est le milieu divin-humain où trouve son achèvement et sa plénitude l'aspiration du cœur humain à la convivialité collective. Animal social par nature, l'homme en tant que

personne créé à la réplique du Dieu tri-unique, est fondamentalement un *être ecclésial*. Son aspiration à la convivialité tend à l'ecclésialité comme à sa fin.

Dans l'existence ecclésiale est donnée à l'homme la possibilité de réaliser l'associativité originelle de la vie humaine, de la nature sociale primordiale de l'homme. Ce que tout homme recherche dans les relations de la vie sociale, à savoir la possibilité de transcender, si peu que ce soit, sa propre survie individuelle, c'est finalement dans la communion ecclésiale qu'il le découvre, y compris dans l'expérience qu'il fait le repentir en tant que pécheur.

L'Eglise est, par excellence, ce lieu divino-humain où, pour l'homme pécheur qui se repent, s'accomplit la vie, et où sont récapitulées les dimensions universelles de l'existence humaine en tant que cette dernière est fondamentalement personnelle. Dans l'Eglise, il n'y a pas de place pour l'individu. Si je me confessais jamais, ou trop rarement, pas même à la veille des grandes fêtes liturgiques de l'Eglise, et surtout si j'omets de me confesser après avoir commis un péché grave – et pas seulement l'avortement ou l'adultère, mais aussi la colère, la calomnie, la dureté du cœur, le mépris, la haine, le ressentiment – je ne me situe pas dans la vérité de l'Eglise, en laquelle, pourtant je prétends croire chaque fois que je récite ou chante le *CREDO*. Alors, je ne suis pas vrai puisque je ne fais pas ce que je dis : je dis que je crois en la sainte Eglise mais ne fait pas ce qu'elle demande à ses enfants.

Dès lors, **expérimenter le repentir dans l'être ecclésial, en confessant au Christ ses péchés en présence d'un prêtre, c'est revenir de l'individu à la personne et recevoir à nouveau le Saint Esprit.** Dans l'Eglise, le mode d'existence fondamental est toujours un fait de communion et de relation. Si libre et unique au monde qu'elle soit, l'expérience personnelle de la déification n'est garantie que dans la mesure où la personne participe de la même manière que toutes les autres à l'expérience commune du Saint Esprit déifiant au sein du corps ecclésial du Ressuscité. Tout comme l'amour d'un homme et d'une femme, le repentir ne peut légitimement se déployer que dans l'unité de l'Eglise. Son authenticité présuppose qu'il soit une expérience de communion.

Enfin – et sans doute, est-ce pour les hommes de ce temps le plus difficile – la vérité m'oblige à ne pas privilégier l'acte de me confesser, de dire mes péchés, même si je dois les dire et les dire bien. **La vérité m'oblige à ne réduire la confession sacramentelle à une psychothérapie. Le plus important est l'épiclesse, l'invocation de l'Esprit Saint, par le président de l'assemblée eucharistique, c'est-à-dire l'évêque ou le prêtre, afin que le Saint Esprit revienne dans le cœur de celui ou celle qui, par son péché, l'a mis en fuite.**

Il est d'ailleurs bien étrange que beaucoup de chrétiens ne sentent pas la nécessité de cette épiclesse dans le cas de la confession des péchés, lors même qu'ils n'oseraient pas demander à un laïc de remplacer un prêtre malade pour célébrer la liturgie.

Le Métropolitain Antoine Bloom remarque avec pertinence : « On peut recevoir le pardon mais on ne peut pas se pardonner soi-même ». Mais le prêtre ou l'évêque ne sont pas seulement indispensables pour invoquer l'Esprit Saint au moyen d'une formule qualifiée trop souvent, de manière quelque peu juridique, de formule d'absolution. Je dois croire aussi qu'au moment où le confesseur me parle après avoir entendu ma confession, le Saint Esprit l'assiste. Dans une démarche de foi et d'humilité, sans nullement chercher à discutiller, je dois écouter la parole qui m'est adressée par l'entremise, pitoyable, mais pour moi salutaire, du confesseur.

Cependant, il ne faut pas omettre de remarquer avec le père Jean Mayendorff que, dans la littérature patristique et byzantine sur le repentir, « très peu d'auteurs de traités ascétiques [...] mentionnent spécifiquement l'absolution sacramentelle comme une exigence formelle. Ce fait n'implique pas que le repentir sacramentel n'existait pas ; mais, sauf dans les cas d'excommunication non moins officielle, il était seulement encouragé, mais non exigé ». Et Mayendorff rappelle que « de nombreuses sources décrivent des absolutions données par des moines non ordonnés, et que cette pratique a survécu dans les monastères d'Orient jusqu'à nos jours ».

Le Penthos repentance pour les autres

Lorsque dans l'œil d'autrui nous percevons une *paille*, nous devons faire comme si cette *paille* était notre, en nous souvenant du passage de la première épître aux Corinthiens en laquelle Saint Paul nous dit que nous sommes tous membres d'un même corps : « De même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, bien qu'étant plusieurs, ne sont qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ [...]. Un membre souffre-t-il ? Tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il glorifié ? Tous les membres se réjouissent avec lui. Or, vous êtes, vous, le Corps du Christ, et membre chacun pour sa part ».

Nous devons confesser à Dieu les péchés des autres comme si nous les avions nous-mêmes commis.

Rappelons ici ce moment extraordinaire de la vie de saint Nectaire d'Egine lorsqu'à Athènes il dirigeait l'Ecole Rizarios, dans l'actuelle Kifissia. Un jour, une grave dispute survint entre quatre élèves de dernière année. Pâle et triste, Nectaire les regarda dans les yeux, en silence, l'un après l'autre et leur dit : « Ce que vous avez fait me peine profondément. Je suis obligé de me punir moi-même ». Le surveillant qui avait conduit les quatre coupables fut stupéfait. Quant aux élèves, ils restèrent bouche bée à regarder Nectaire : *par punition*, le Directeur de l'Ecole entendait le fait de se punir lui-même ! Et Nectaire décida de d'arrêter de s'alimenter. Il se contenta de dire aux élèves : « Allez-vous en et réconciliez-vous avant midi, sinon je prolongerai la punition ». A midi, les quatre élèves ne vinrent pas au réfectoire bien qu'ils fussent autorisés à manger eux ! Ils s'étaient enfermés dans leur chambre et ils pleuraient comme cela ne leur était jamais arrivé.

Cet incident fut connu de tous, étonna, fut commenté et suscita le plus grand respect envers ce métropolite sans diocèse qui renversait les responsabilités et se punissait lui-même. Il va sans dire que les quatre adolescents se réconcilièrent. En se comportant ainsi de la manière la moins conventionnelle qui fût, l'humble et doux Nectaire rejoignait cette recommandation que nous adresse saint Isaac le Syrien dans son 7^o discours ascétique : « **Ne reproche à personne aucune faute. Mais considère que tu es responsable de tout et que tu es à l'origine de la faute** ».

Le repentir n'est pas justification et expiation individuelles mais un changement du mode d'existence de l'homme. Pour l'abbé Isaac, le staretz Silouane ou saint Nectaire d'Egine, le repentir n'est pas un simple vécu subjectif, c'est un évènement dynamique et un évènement de communion.

Dans son livre sur le staretz Silouane, le père Sophrony écrit avec profondeur : « Les hommes ont habituellement une conception juridique de la Justice, ils rejettent comme injuste l'idée de faire endosser par quelqu'un la responsabilité de la faite d'autrui. Cela ne cadre pas avec leur conscience juridique. Mais l'esprit de l'amour du Christ tient un autre langage. Selon l'esprit de cet amour, il n'est pas étranger, mais **tout à fait naturel, de partager la responsabilité de la faute de celui que nous aimons et même de la prendre entièrement sur soi.** Bien plus, c'est en assumant la faute d'autrui que se révèle l'authenticité de l'amour et qu'on en prend vraiment conscience ; ou serait donc le sens de l'amour, si l'on n'en gardait que le côté agréable ? Mais **lorsqu'on prend librement sur soi la faute et les peines de l'être aimé, alors l'amour atteint la perfection sous tous les aspects** ».

Conclusion

A la fin du 4^o Evangile, **le Christ** ressuscité demande par trois fois à l'Apôtre Pierre : « M'aimes-tu ? ». Il songe au triple reniement de Pierre, au début de la Passion. **Il nous invite ainsi à mettre en étroite relation le repentir et l'amour.**

Pour préciser ce rapport, nous pouvons rapprocher deux passages du Nouveau Testament. Le premier est un passage de l'épître de saint Paul à Timothée que nous citons, à l'adresse du Seigneur, dans la prière avant la communion : « Tu es venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier ». Le second est la fin du passage lucanien concernant la pécheresse pardonnée : « Celui à qui on remet peu montre peu d'amour ».

Dire que je suis le premier des pécheurs ne veut pas dire que j'ai surpassé les grands criminels de l'actualité, cela signifie que je sais *ce qu'ils ont fait*, mais que j'ignore *ce qu'ils sont* derrière ce qu'ils ont fait, tandis que je peux observer *ce que je suis* derrière ce qui apparaît de moi aux autres. Le métropolitaine Antoine Bloom pose une excellente question lorsqu'il se demande : « Si tout le monde savait sur moi ce que, moi, je sais, quelle figure ferais-je devant eux ? ». S'il en est bien ainsi, **se repentir c'est s'engager à aimer plus que les autres** dont j'ignore ce qu'ils sont au juste – c'est-à-dire au regard de Dieu – derrière ce qu'ils ont fait. Car dans la mesure où je suis le seul homme dont je puis dire ce qu'il est derrière ce qu'il a fait de sa propre vie, je suis aussi le seul au sujet de qui je puis mesurer combien il aimé d'un amour infini. **Par-dessus tout, j'ai à me repentir d'être l'homme de la parabole des talents qui a enfoui le talent qui lui fut confié.**

Dans cette parabole, ce qui semble faire problème, c'est le proverbe de forme paradoxale que l'on rencontre en Mt 13,12 et 25,29, en Mc 4,25 et en Lc 19,26, et qui s'exprime ainsi : « Celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé ». Remarquons tout d'abord qu'on ne saurait *enlever même ce qu'il a à celui qui n'a pas*. S'il n'a pas, il n'a rien à perdre ! Mais, si l'on regarde de plus près, on découvre que celui qui n'a pas ou n'a rien, est en fait celui qui a peu. Songeons à l'étymologie latine de notre adverbe *rien* : Rien, c'est quelque chose, mais de si insignifiant que cela évoque à notre esprit l'idée du néant.

On pourrait aussi remarquer qu'en Orient, à l'époque de Jésus – mais n'est-ce pas toujours le cas en notre temps ? – c'est aux riches qu'on fait des cadeaux (*on ne prête qu'aux riches*),

tandis que ceux qui n'ont rien, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas grand-chose, on leur arrache jusqu'à leur dernier sou.

Mais il faut aller plus loin et se dire que ces paraboles constituent un sévère avertissement que Jésus lance aux chefs du peuple juif de son temps et en particulier aux Scribes, aux Légistes, c'est-à-dire aux spécialistes incollables de la Loi. Leurs talents, les mines évoquent le don de la Torah fait pas Dieu au peuple Juif. Et Jésus de crier aux officiels du Judaïsme, qui ne lui pardonneront pas : « La reddition des comptes est imminente, et mon Père va examiner si vous avez justifié la confiance qu'il vous a faite, ou bien si vous en avez abusé.

Qu'avez-vous fait de la Torah ? L'avez-vous considéré comme un-en-soi, ou bien avez-vous compris qu'elle tend à moi comme à sa fin, à son achèvement et à sa plénitude ? Sans cette plénitude, elle n'est rien, c'est-à-dire infiniment moins que si vous la placez en perspective d'aboutir à moi.

Voyez dans la Torah d'Israël l'instrument dont mon Père s'est servi pour vous mettre en position vitale de me recevoir tel que j'ai la prétention exorbitante de me présenter – « Tes péchés sont pardonnés, avant qu'Abraham fut, Je Suis ; Moïse vous a dit : Moi je vous dis [...] ; buvez mon sang, mangez ma chair... », et alors la Torah, si peu que vous vous ouvriez à elle, vous donnera le vertige en vous menant à des attitudes incroyables, vous faisant découvrir que Je ne suis pas venu vous enseigner une nouvelle morale, ni une nouvelle religion, ni des rites, ni des dogmes, ni des traditions – cela, vous vous chargerez bien de le faire vous-mêmes, tellement vous en raffolez ! – mais uniquement l'affirmation que Dieu est mon Père et qu'Il n'aspire à rien tant qu'à devenir le vôtre, à étendre jusqu'à vous l'acte générateur éternel par lequel Il me communique toute sa puissance vitale de Père, c'est-à-dire son Saint Esprit, Son souffle de vie divine et incréée ».

Et voilà que, tout autant qu'à des scribes juifs d'il y a 2000 ans, les textes s'adressent à moi, qui prétend être chrétien. Les talents, pour nous chrétiens, c'est le don multiforme du très Saint, bon et vivifiant Esprit qui nous est fait dans le baptême, dans la chrismation, dans l'invocation du Saint Esprit, par le confesseur après l'aveu de nos péchés, dans le mariage, dans les ordinations, dans l'Onction des malades.

A nous, Chrétiens, la parabole dit : « Diacre, prêtre, évêque, qu'as-tu fait du don divinisant du Saint Esprit qui t'a été donné le jour de ton ordination ? Epoux, épouse, qu'avez-vous fait du don du Saint Esprit qui, au jour de votre mariage, vous a été fait pour que l'eau de votre

amour humain soit transformée, transfigurée, divinisée en *vin* des Noces de Cana, c'est-à-dire en un amour consubstantiel à l'amour intra-trinitaire des Trois Personnes divines ?

Pénitent, qu'as-tu fait du Saint Esprit qui t'as été fait don à chacune de tes confessions ?
Communiant, qu'as-tu fait du Saint Esprit dont, après avoir communiqué, tu chantaient : « C'est la vraie Lumière que nous avons reçue, l'Esprit céleste que nous avons reçu ? ».

Si au lieu de comprendre **le salut en Christ comme une divinisation, comme l'acquisition du Saint Esprit, comme la pénétration de l'homme dans l'acte générateur éternel par lequel le Père communique à Son Fils Son Souffle vital et incréé**, les chrétiens font du christianisme une religion et une morale, ils se voient prendre même ce qu'ils ont, car ce qui leur reste dans les mains ce ne sont plus que des manières désespérées de sa faire valoir, de chercher à être des agents de leur salut, sans parvenir à sortir de leurs névroses et angoisses, et à se libérer de leurs passions.

Un beau texte de Christos Yannaras qui permet de situer la démarche du repentir au plus haut niveau : « L'ascèse de l'Eglise infirme, destitue, annule la morale. Tous les autres corps religieux produisent, comportent, revendiquent une éthique. Le Christianisme pourrait la leur envier. Mais il ne doit, il ne peut le faire. Toute éthique aboutit en effet à la justification de celui qui la professe, à la satisfaction de connaître la loi, de la garder, de savoir les vertus, de les pratiquer. Dans l'Eglise, au contraire, la figure, originelle est le pécheur, le publicain, le fils prodigue, le larron, la prostituée qui, dans la vérité de son insuffisance, n'attend rien de son être et par conséquent s'abandonne à la relation d'amour ».

Père André Borrely

(Source : Revue « Contacts n° 200 – article : “Le repentir pour renaître” – père André Borrely – 2002)